

ART & BORDERS

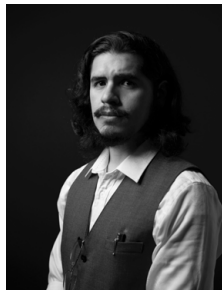
En français & in English

Borders in Globalization Review
Volume 3, Issue 2 (Spring & Summer 2022): 105-120
<https://doi.org/10.18357/bigr32202220777>

Trois Régimes de Murs

Three Regimes of Walls

Alberto Pacheco Benites



Alberto Pacheco Benites
[Linktree/albertopachecobenites](https://linktree.com/albertopachecobenites)

Nous présentons¹ ici à titre cartographique, une approche de nos murs actuels, suggérant trois types de murs de notre vie quotidienne qui obéiraient chacun aux divers régimes qui les soutiennent.

This essayⁱ is a cartography, an approximation to our current walls, a postulation for the existence of three types of walls present in the quotidian, that comply at the same time with the diverse regimes that support them.

Né au Pérou en 1986, **Alberto Pacheco Benites** est l'auteur du livre "Mutations de notre régime informationnel" (2018) (publié en espagnol sous le titre : Mutaciones de nuestro Régimen informacional) et de plusieurs essais publiés en Europe ainsi qu'en Amérique. Auparavant chercheur et enseignant d'université au Pérou, il est titulaire d'un Master en philosophie et est actuellement doctorant à l'Université Paris 8. Sa recherche se concentre sur l'étude critique des effets de la technologie numérique et de l'ordre socio-économique actuel sur les subjectivités, les institutions et les mécanismes de pouvoir établis dans la sphère sociale. Ayant travaillé en tant que consultant dans les domaines de la communication, de la culture et des sciences humaines auprès de diverses organisations privées et publiques, il possède également une expérience dans le journalisme au sein des médias péruviens.

Born in Perú, 1986, **Alberto Pacheco Benites** is the author of the book *Mutations of our Informational Regime* (2018) (published in Spanish as *Mutaciones de nuestro Régimen informacional*), and various essays published in both Europe and America. With previous work as a Researcher and University professor in Peru, he holds a Master's in Philosophy and is currently a PhD researcher at the Paris 8 University, in France. His research focuses on the critical study of the effects of digital technology and the current socio-economic order on subjectivities, institutions, and the mechanisms of power that are established in the social sphere. With a background as a consultant in the areas of communication, culture and humanities for various private and public organizations, he also has experience in journalism within the Peruvian media industry.

*Il faut limer le mur parce que,
 si l'on n'a pas un ensemble d'impossibilités
 on n'aura pas cette ligne de fuite,
 cette sortie qui constitue la création*

— Gilles Deleuze, *Pourparlers*

*Or comment une muraille qui n'est pas construite
 en continuité pourrait-elle offrir cette protection ?
 Non seulement un tel mur est incapable de protéger,
 mais sa construction est elle-même sans cesse menacée.
 Ces portions de muraille, abandonnées au milieu de régions
 désertiques*

peuvent facilement être détruite par les nomades

— Franz Kafka, *La muraille de Chine*

Nous sommes entourés de murs que nous ne remarquons pas, des murs qui ne sont pas visibles nous traversent et nous emportons des murs avec nous. Les murs actuels sont multiples et présents, ouverts et constants. Parfois, nous les percevons « s'édifier », mais la plupart du temps, leurs actions nous submergent. En raison de leur proximité et de leur transparence, ils deviennent simplement « normaux ». Ils sont dans chaque espace. Ils prennent tout, non seulement le discours politique, celui du néo-conservatisme et des exclusions exacerbées, mais aussi celui des différents recoins de la vie quotidienne. L'ensemble des programmes institutionnels, les ordres et les logiques urbaines prennent le relais ; ils s'approprient les dynamiques et les débordements de l'inégal et, plus récemment, s'approprient les logiques et les subjectivités des sujets et de leurs informations. Ceci dans la mesure où ils sont introduits simultanément à différents niveaux de la production de la vie.

Nous présentons ici, à titre cartographique, une approche de nos murs actuels, suggérant trois types de murs de notre vie quotidienne qui obéiraient chacun aux divers régimes qui les soutiennent.

Dans un premier temps, il y aurait les « *murs portables* », correspondant à ces dynamiques qui configurent les objets technologiques dans les subjectivités des sujets. Ce sont les murs du *régime informationnel*, relatifs à l'information. Deuxièmement, il y aurait les « *murs transparentés* », ² qui sont ceux qui occupent physiquement notre environnement et qui correspondent au *régime institutionnel*. Ceux-ci sont conçus pour diviser spatialement les sujets, tout en (re) marquant les différences symboliques qui sous-tendent la justification politique de leur existence. Ce sont des murs tellement ancrés dans la vie quotidienne qu'ils semblent devenir « imperceptibles ». Nous les avons standardisés au point de les rendre « transparents ». Enfin, il y aurait les « *murs factuels* », qui renvoient aux débordements et aux tensions non résolues au niveau du *régime socio-économique*. Ces murs font référence à l'état de ségrégation constante et de l'inégalité croissante dans le cadre du système idéologico-économique actuel.

*You have to work on the wall,
 because without a set of impossibilities,
 you won't have the line of flight,
 the exit that is creation*

— Gilles Deleuze, *Negotiations*

*But how can a wall that is not continuous be a defence?
 Indeed, a wall like that is not only unfit to be a defence—
 the structure itself is in constant danger.*

*Those sections of the wall standing in desert places
 can of course be destroyed over and over again by the nomads*

— Franz Kafka, *At the Building of the Great Wall of China*

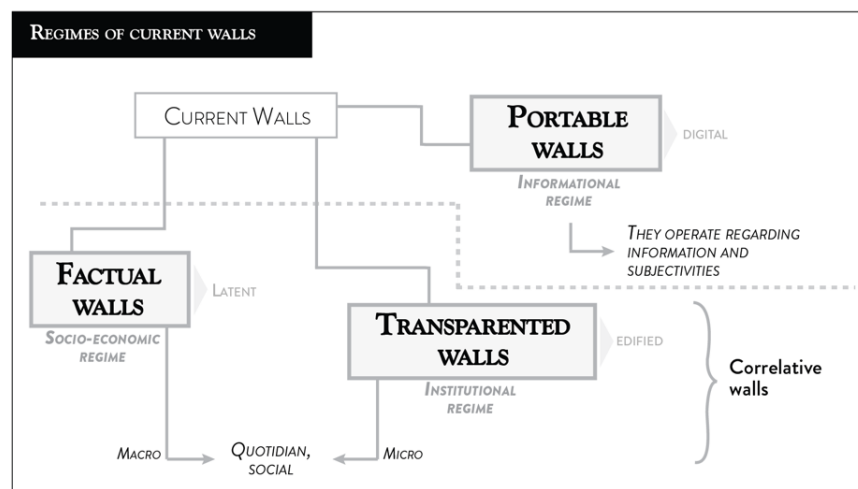
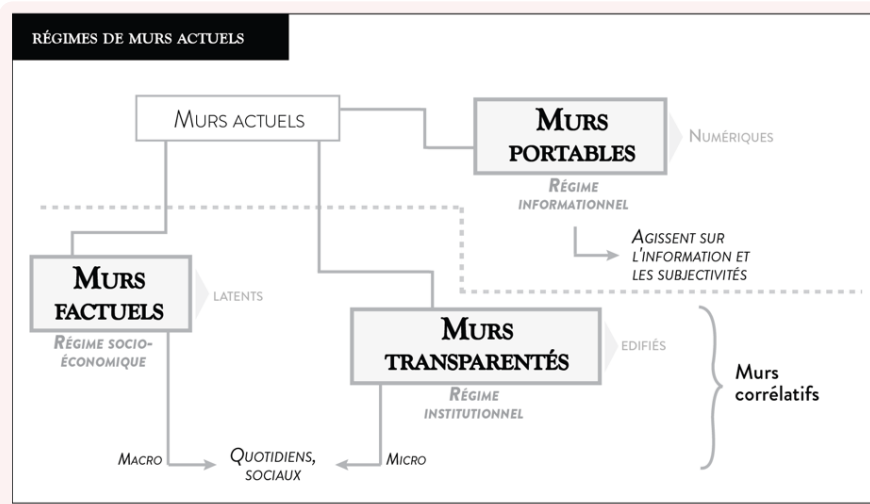
We are surrounded by walls that we don't notice. We are pierced by invisible walls. We have walls within us. Today's walls are multiple and present, open and constant. Sometimes we sense them being “built”, but for the most part their power overtakes us. Because of their closeness and transparency they simply become “normal”. They are present in every space. They capture all that is around and inside them. Not only the political discourse of neo-conservatism and exacerbated exclusions, but the different corners of quotidian life, too. They capture the institutional pragmatics, the urban orders and logics; they capture the dynamics and overflows of the unequal, and they capture, more recently, the logics and subjectivities of subjects and their information. All, while simultaneously introducing themselves in the different levels of the production of life.

This is a cartography, an approximation to our current walls, a postulation for the existence of three types of walls present in the quotidian, that comply at the same time with the diverse regimes that support them.

First, the “*portable walls*”, the ones that correspond with the dynamics that configure the technological objects and the subjectivities of the subjects. These are the walls of the *informational regime*. In second place, the “*transparented walls*”, those that physically occupy our surroundings and correspond with the *institutional regime*. Conceived to spatially divide subjects while (re)marking symbolic differences that underlain as a political justification of their existence. These are the walls so inserted into the quotidian that they seem to have become “imperceptible”, normalized to the point of “transparency”. At last, the “*factual walls*”, they refer to the unresolved overflows and tensions in the plane of the *socio-economic regime*. These walls refer to the constant state of segregation and growing inequality within the framework of the current ideological-economic system.

De telle sorte que le regard proposé ici renvoie aux manières dont notre existence est constamment « emmurée ». Alors que le premier mur est abordé avec plus d'emphase, les deux suivants sont présentés comme corrélatifs, comme deux faces adjacentes d'une logique ancrée dans le social. Il s'agirait ainsi de dresser un bilan, d'établir une cartographie en relief des événements, après avoir cru que la grande muraille de Berlin s'était effondrée en 1989, alors que la tournure prise a été complètement différente. Le sens ironique de l'histoire est que ce sont précisément les implications de cette chute (avec la configuration de la forme actuelle du Capitalisme et de son modèle culturel hégémonique) qui finiront par déclencher la « construction » de nos différents murs contemporains. Des murs qui s'alignent aux régimes précités, qui opèrent à différents niveaux d'ordres sociaux. Alors que le *régime informationnel* affecte les pratiques (et les subjectivités) des sujets, le *régime institutionnel* renvoie aux logiques qui façonnent le quotidien le plus immédiat, tandis que le *régime socio-économique* répond à la mise en ordre du système néolibéral et de son ordre culturel dans son ensemble.

The proposed approach at these regimes makes reference to the ways in which existence constantly "walls" itself. While the first type of walls is emphasized, the following two are presented as correlatives, as two adjacent faces of a logic embedded in the social. Thus, it is a question of making a balance, of making a cartography of the *territoire* constituted by the assumption that the great wall of this era collapsed on November 1989 in Berlin. The ironic sense of history suggest that it was precisely the implications of that fall (with the configuration of the current version of Capitalism and its cultural model as hegemonic) that would end up triggering the "building" of our various current walls. Walls that correspond with the regimes mentioned previously, that operate at different levels of social orders. While the *informational regime* affects the practices (and subjectivities) of the subjects; the *institutional regime* refers to the logics that shape the most immediate quotidian dimensions; while the *socio-economic regime* responds to the order of the neoliberal system and its cultural order as a whole.



Murs Portables

Il y a des murs qui enferment le sujet sans le séparer physiquement, des murs qui circonscrivent les subjectivités. Ces murs sont infimes et portables, ils ne s'élèvent ni s'affranchissent. Des murs de poche. *Des murs-objets*, à travers lesquels de plus en plus de portions de nos vies voyagent volontairement. Des murs dans lesquels nous nous insérons et qui nous traversent. *Des murs portables* qui font partie de toutes les dynamiques et des échanges.

Ces murs nous bloquent et nous isolent à l'instar du mur des prisons d'un régime politique, seulement ils le font sans confinement. Mais en fin de compte, ces murs appartiennent également à un régime. Celui qui, à la différence des régimes plus institutionnels ou plus politiques, fonctionne de manière *ténue* mais dont le retentissement des effets connaît moins d'opposition.

Les murs portables sont des murs du *régime informationnel* contemporain. C'est celui qui se délimite dans la dynamique des systèmes d'information du numérique. Régime basé sur la vitesse et la saturation de l'information maximale. Régime caractérisé par une quantité d'informations qui sature le sujet de manière inopérante, le laissant extatique devant le débordement informationnel. Face à une telle quantité d'informations, il ne peut que les faire circuler, ajoutant à l'extase d'un flux sans précédent. Disons que face à tant d'informations, le sujet n'a d'autre choix que de faire circuler, propager ladite information comme seule réponse, comme la seule action possible.³

D'une part, il y a trop de choses avec lesquelles les sujets peuvent opérer. D'autre part—et à cause de ce qui précède—, les utilisateurs n'ont pour ressource que leur circulation à vide, ajoutant au maelström d'information de la société. Aussi, les innombrables supports qui soutiennent ce flux dans la sphère sociale fonctionnent tour à tour comme des murs qui nous enferment et nous circonscrivent dans ces logiques de régime, qui deviennent aussi les logiques de raisonnement et les subjectivations des sujets eux-mêmes.

En ce sens, ce sont *des murs-miroirs*—pour reprendre l'analogie de Jean Baudrillard (cf. 1990)—, qui nous fascinent non pas par notre image (cf. le miroir de Narcisse), mais par le reflet dynamique de nos processus mentaux, ouverts/exposés sous nos yeux. Il s'agit de la manière dont nous sautons/coupons/collons, de comment nous partageons, *reliions*, participons au *flux*. Le sujet se retrouve finalement dans cette sorte de circuit fermé dans lequel il est connecté à lui-même. Circuit fermé de la fascination extatique de ses processus mentaux s'écoulant et se connectant avec le maelström de la circulation opérée sur les écrans.

Cependant, ce *mur-miroir* est généralement positionné à la place de l'ouverture—toujours positive—qui permet la connexion. « Fenêtre ouverte » plutôt que mur, dirait-on. Mais c'est précisément ce rôle de « fenêtre » qui aboutit

Portable Walls

There are walls that enclose the subject without physically separating them, walls that circumscribe subjectivities. These walls are miniscule, minimal and portable, they are not erected and they do not evince themselves as insurmountable. Pocket walls, if you so wish. *Wall-objects*, through which more and more portions of our lives voluntarily circulate. Walls in which we insert ourselves and that also cross us. *Portable walls*, part of all dynamics and exchanges.

They block us, they isolate us, like the prison wall of a recognizable political regime would, only they do it without confinement. Ultimately, these walls also belong to a regime. One that, unlike the more institutional or more political tenor regimes, operates in a tenuous way but with more resounding effects and with a lesser chance of opposition.

The portable walls are walls of the current *informational regime*, which is the one outlined by the communicational dynamics of digital technology. A regime that is based on speed and the saturation of information as a maxim. A regime that is characterized by an amount of information that saturates the subject until it is inoperative, by leaving it ecstatic through the informational overflow. When given this amount of information the subject can only circulate it, adding to that ecstasy of overflow. Let's say, given so much information, the subject has no choice but to circulate it—to flow—such information as an answer. As the only possible action.ⁱⁱ

On the one hand, there is too much for subjects to operate with it. On the other—and because of the above—users only have their empty circulation as a resource, adding to the informative maelstrom of society. The innumerable gadgets that sustain this flow function as walls that enclose us and circumscribe under those logics of this regime, which also become the logics of reasoning and subjectivization of the subjects themselves.

In this sense, they are *wall-mirrors*—to continue with the analogy of Jean Baudrillard (cf. 1990)—which fascinates us not with our image (as was the case with Narcissus' mirror), but with the dynamic reflection of our mental processes, open/exposed before our eyes. How we jump/cut/paste, how we share, link, flow. In the end, subjects end up in that sort of closed circuit in which they are connected with themselves. Closed circuit of the ecstatic fascination of their mental processes flowing and connecting with the maelstrom with which everything circulates on screens.

However, this *wall-mirror* is usually put in the place, instead, of the opening that allows connection—always seen as positive. “Open window” rather than a wall, it would be said. But it overlaps precisely that “window”

à l'exercice débordant et métastatique d'une saturation des sujets. À travers la fenêtre toujours ouverte des ports de flux numériques, trop de contenu, trop d'informations, se faufilent. Le sujet finit par être déconnecté par hyper-connexion. Comme Baudrillard l'indique lui-même : ouvrir et donner tous les moyens d'accéder à tout est le meilleur moyen de censurer quelqu'un (on le mure par l'ouverture). Cette méthode est plus efficace que la suppression de certains accès et choses.

Ainsi, nos *murs portables* « enferment ouvertement » les sujets : soit comme un *mur-miroir* qui les place dans le circuit fermé de la fascination par ses propres processus mentaux de flux et de connexion,⁴ ou comme le *mur-fenêtre*, qui implique l'assujettissement hypertélic de l'information et qui correspond à la saturation dans laquelle s'inscrit un sujet inopérant. Sujet qui ne pourrait tout simplement pas traiter autant d'informations qu'en s'insérant aussi dans la dynamique du flux.

Or, le fonctionnement de ces murs numériques et portables repose aussi sur la dynamique entre les sujets, d'une part, et entre les sujets et leur expérience du monde, d'autre part. Ainsi, la *déconnexion due à l'hyper-connexion* engendrée par leurs formes d'emploi et leur logique tendent à isoler l'utilisateur dans la fascination de ses opérations à l'écran. En ce sens, l'image de l'isolement des sujets malgré leur présence est déjà courante aujourd'hui.⁵ Comme le souligne l'anthropologue français Marc Augé dans une récente interview, désormais nous transportons le *non-lieu* avec nous, tout le temps. « C'est paradoxal : les réseaux sociaux détruisent les relations sociales » (cf. Geli, 2019). En fin de compte, ces *murs portables* nous enferment dans un *non-lieu*, si une telle chose est possible. Ils nous enferment—avec une ironie tragique—dans le *réseau* (qui se caractérise par l'ouverture qui a conduit à la connexion de ses nœuds) ; ils nous enferment dans le *nuage* (dont la figure évanescence aurait plutôt tendance à le placer du côté de ce qui n'est pas figé).

C'est ce que réalisent nos *murs-écrans* : nous enfermer dans ces *non-lieux* « ouverts », au prix de nous soumettre à leur logique et à l'impossibilité de la déconnexion. Ils nous enferment en nous enrôlant de force dans le *régime informationnel* et ses logiques. Ainsi l'enfermement de la connexion exacerbée et tyrannique nous éloigne des autres sujets, dans un isolement numérique dont on a beaucoup parlé et dont les effets et symptômes quotidiens ne font qu'augmenter. Mais le fonctionnement de ces murs ne s'arrête pas là. Il implique aussi l'isolement de l'expérience elle-même, que les sujets vivent grâce au filtre de leurs écrans.⁶ Avec cela, une autre dimension du même mur est construite. Celui qui s'installe entre les sujets et leur expérience dans le monde. *Mur virtuel*, car il traduit toute l'expérience dans sa version virtuelle et informative. Expérience « dans le potentiel de » se convertir en information et—plus important—de circuler et de s'insérer dans la dynamique extatisée /extatique de la circulation et des flux excessifs. Elle n'est pas vécue si l'expérience n'est pas donnée « à travers » l'écran, en quelque sorte.

role that culminates in the overflowing and metastatic exercise of a saturation of the subjects. Through the always open window of digital stream ports, too much content, too much information is sneaked in. The subject ends up disconnected through hyper-connection. As Baudrillard himself points out, it is really the best way to censor someone (to wallow him by openness): to open and provide all the possible ways to access everything. It is even more effective than suppressing access to some things.

So, our portable walls “openly enclose” the subjects. Whether as a *wall-mirror* that places the subject in the closed circuit of fascination for its mental processes of flow and connectionⁱⁱⁱ; or as the *wall-window*, which implies the hypertelic information overflow to which corresponds the saturation in which an inoperative subject is added. A subject that simply can't deal with so much information if it is not inserted into the dynamics of flow.

However, the operation of these digital and portable walls, also has an impact in the dynamics between the subjects and between the subjects and their experience of the world. Thus, the disconnection through hyper-connection generated by its forms of employment and logic tend to isolate the user in the fascination of their operations on the screen. In that sense, the image of the isolation of the subjects is already common today despite being in company.^{iv} As the French anthropologist Marc Augé points out in a recent interview, now we carry the non-place all the time (cf. Geli, 2019). Finally, these portable walls enclose us in the non-place, if such a thing exists. They enclose us—with tragic irony—in the network (which was characterized by the opening that led to the connection of its nodules); they enclose us in the cloud (whose evanescent figure would tend to place it on the side of what isn't fixed).

That is what our *wall-screens* achieve: to lock ourselves in these “open” non-places, by reason of submitting to their logics and the impossibility of disconnection. They lock us up by necessarily enrolling in the *informational regime* and its logic. The closure of the exacerbated and tyrannical connection walls us from the other subjects, in a digital isolation of which much has been said and of which the daily effects and symptoms are only increasing. But the operation of these walls does not stop there. It also implies isolation from the experience itself, which subjects experience thanks to the filter of their screens.^v This builds another dimension of the same wall. One that is installed between the subjects and their experience in the world. *Virtual wall*, while translating all the experience in the virtual and informational version of it. An experience with “the potential” to be converted into information, and, more importantly, to circulate and insert itself into the ecstatic dynamics of circulation and excessive flows. In a way, you don't

Ces *murs omniprésents, murs portables*, parviennent à porter les enfermements à des niveaux insoupçonnés, jamais prévus ni projetés par les régimes de confinement les plus répressifs. Ce sont précisément ces *murs ouverts* qui caractérisent les *sociétés de contrôle* contemporaines que Deleuze avait déjà annoncées et celles qu'il caractérisait précisément par la présence de « machines informatiques et ordinateurs » (1990, 144). Comme le philosophe l'a indiqué, au lieu de l'enfermement, l'ouverture et la modulation s'installent. La *paroi omniprésente* module alors la dynamique, elle favorise les flux jusqu'à leur excroissance, ou les limite. Toutes ces opérations sont également traversées par une autre fonctionnalité : convertir tous les recoins de la vie en matière marchande, *marchandisée*.

Enfin, dans le contexte actuel, outre la dynamique de vitesse et de saturation, la possibilité de transformer toute l'information en circulation en matériau marchand et rentable est également palpable. Dans le régime informationnel actuel, tout doit être transformé en information et toute cette information doit aussi constituer du matériel mercantile. Aujourd'hui plus que jamais, les données constituent un matériau marchand de base, une sorte de *marchandise* autour de laquelle s'articulent les opérations commerciales. C'est donc un sujet soumis à tant de tensions qu'il y a beaucoup de discussions en vogue autour de l'utilisation des données par les entreprises et à qui l'information des utilisateurs est vendue (ou pas). Alors, les habitudes, les données personnelles, les logiques de consommation, les préférences, les routines, etc., font aujourd'hui partie d'un ensemble d'informations *commercialisables*.

Nos objets de connexion, nos *murs omniprésents et portables* nous laissent aussi enfermés à la merci du marché. Nous sommes des sujets soumis à la marchandisation de toutes les données que nous produisons et consommons, que nous diffusons à travers nos médias. À cet égard, on pourrait penser que la déconnexion ou le rejet de l'usage de ces supports (ces *objets-murs numériques*) pourrait constituer une option, une sortie valable (voire possible) du sujet. Mais la vérité est que nous sommes déjà arrivés à l'apparition imminente d'un type d'objet qui rendra une telle option aussi difficile que possible.

La prochaine étape de l'objet numérique massifié est celle qui correspond au paradigme de l'*Internet-des-objets* (IoT pour son acronyme en anglais *Internet of Things*), ce qui signifie finalement que beaucoup de nos objets du quotidien seront en capacité d'être connectés à Internet via leur adresse IP. Cela leur permettra de collecter, de stocker et, surtout, d'assembler et d'exploiter les informations que les utilisateurs produisent constamment en les utilisant. Ainsi, toutes les fissures et recoins anodins de notre expérience physique dans le monde sont aussi « enfermés » par les logiques du régime informationnel, ils sont aussi soumis à la merci d'une éventuelle commercialisation totale de celui-ci.

live if the experience doesn't happen “through” the screen.

These *ubiquitous walls, portable walls*, manage to take confinement to unsuspected levels, never predicted or projected before by the most recalcitrant confinement regimes. It is precisely these open walls that characterize the contemporary control societies that Deleuze had already announced and which he characterized with the presence of “information technology and computers” (cf. 2006). As the philosopher indicated, instead of confinement, opening and modulation are strengthened. The *ubiquitous wall*, then, modulates the dynamics, promotes flows to their excretion or limits them. All these operations, in addition, are traversed by another functionality: converting every corner of life into marketable merchantable material.

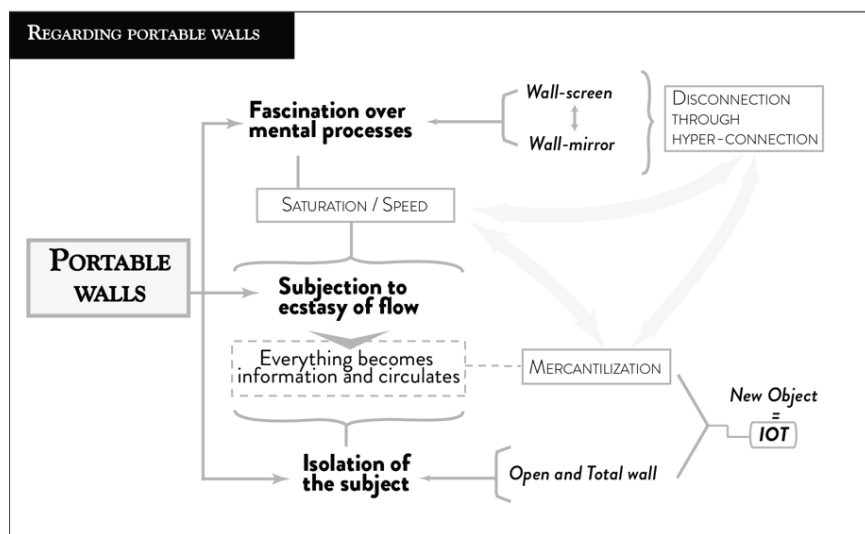
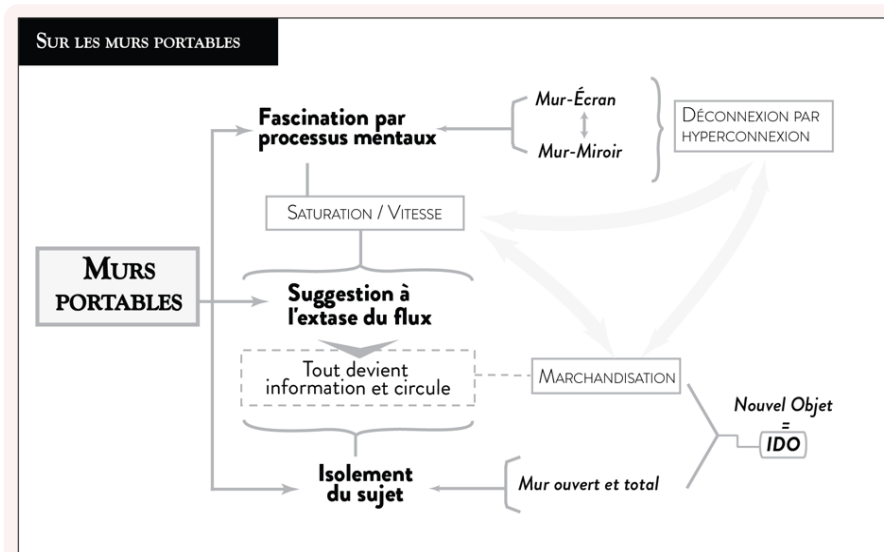
Finally, in the current context, in addition to the dynamics of speed and saturation, the possibility of transforming all circulating information into market and profitable material is also palpable. In the current informational regime, everything must be transformed into information. All that information must also constitute marketable material. Today, more than ever before, data constitutes a basic market material, a kind of commodity around which commercial operations are articulated. Hence why this matter is subject to so many tensions and is so in vogue the discussion about the use of data by companies and to whom the users' data is sold to (or not). Today, habits, personal data, the logic of consumption, preferences, routines, and more, are all part of a set of merchantable information.

Our objects of connection, our *ubiquitous* and *portable walls* also leave us locked at the mercy of the market. We are subjects that are subject to the commercialization of all the data we produce and consume, which we circulate through our media. In this regard, one might think that disconnection or rejection of the use of these supports (these digital *wall-objects*) could be an option, a valid (or even possible) exit to the issue. But the truth is that we have arrived to the imminent appearance of a type of object that will make such an option considerably difficult.

The next stage of the mass digital object is the one corresponding to the Internet of Things (IoT) paradigm, which ultimately means that a large number of our quotidian objects will be able to connect to the internet through their own IP address. This will allow them to collect, store and above all, collate and operate with the information that users constantly produce through its use. Thus, all the cracks and anodyne corners of our physical experience in the world are also “locked” by the logic of the *informational regime*; they are also subject to the mercy of a possible total commercialization of it.

Les aspects les plus « communicationnels » de nos vies ne deviendront pas seulement des informations (c'est-à-dire tout ce que nous produisons via les réseaux sociaux, les *applications*, les supports conçus pour la dynamique sociale, etc.), mais ce sera l'ensemble de l'expérience (y compris la dimension la plus physique de celle-ci) qui sera soumis à cette même logique. C'est à ce moment-là que la nouvelle étape du mur-objet numérique aura fini par nous enfermer dans des logiques de circulation exacerbée et excessive. Le mur, donc, traversera tous les recoins de notre quotidien, inséré depuis la dimension « la plus micro » de nos existences connectées. Le mur ouvert, *le mur total* des ports et des connexions, sera finalisé lorsque tous nos objets recueilleront les activités les plus diverses et les transformeront en informations circulantes et *commercialisables*. Et nous serons enfermés, emmurés, en marge du contrôle numérique.

It will no longer only be the most “communicational” aspects of our lives becoming information (that is, everything we produce through social networks, apps, media made for social dynamics, etc.), but all the experiences (including the more physical dimensions of them) subject to the same logic and dynamics of the informational regime. When this ends up happening, the new stage of the digital wall-object will have ended up enclosing the logic of exacerbated and excessive circulation. The wall, then, crossing every corner of the quotidian, inserted into the “micro” dimension of our connected existences. The open wall, the *total wall* of the ports and connections, will be settled when all our objects collect the most diverse activities and convert them into circulating information that is also marketable. And we will be locked, walled in the margins of digital control.



Murs Transparentés et Murs Factuels

C'est une dualité de murs mutuellement correspondante. Les deux habitent le social et sont profondément corrélés. Commençons par les *murs transparentés*. Ce sont les murs qui sont dans le monde, élevés, tangiblement construits. Construits ou constitués. *Des murs officiels*, disons, devenus « transparents » dans la mesure où nous les affrontons au quotidien et que nous les avons intégrés *au paysage commun*. Leur transparence vient justement du fait que l'on s'est habitué à ce qu'ils représentent, ainsi que de leur présence quasi indiscutable dans certains espaces. Ce sont les murs qui divisent (ordonnent, diront certains) les *territoires* du social, en même temps qu'ils se dressent sur le *sol*.

Les *murs transparentés* sont ceux qui habitent les recoins de l'extérieur et le plus proche au quotidien, qui dessinent (et brouillent) l'espace public dans les villes (surtout en Amérique latine) et *entourent mais séparent*⁷ les territoires nationaux, sous la programmation frontalière de leurs États dirigeants.

Il est « normal » pour nous de voir des frontières clôturées, délimitées (clôtures, contrôle, enceintes, mur lui-même, grillage, etc.), autant qu'il est « normal » que nous marchions dans la rue en voyant le mur dans chaque coin (mur des maisons, mur extérieur, clôture électrique, portail de quartier, etc.). La *présence* du mur quotidien le plus proche est devenue transparente et avec elle aussi son *essence*. Le sens et la force symbolique du mur, parce que nous nous sommes habitués à sa *présence*, finit par se normaliser et par s'inscrire dans le menu des dynamiques sociales. Ainsi donc, comme pour les premiers (les murs habituels de nos villes), il serait possible de commencer par observer ce qui se passe sur le continent américain. En l'occurrence en Amérique latine où le scénario du phénomène suscite généralement l'étonnement. Il s'agit du choc de la misère avec celui de l'opulence. C'est le face-à-face de réalités très contrastées et très proches (mais jamais « voisines ») dont témoignent nos villes. Au Brésil, à côté d'une favela, un quartier de luxe ; en Argentine, Villa 31, l'un des plus anciens bidonvilles de la ville, avoisine les quartiers les plus en vue (cf. Veras Mota, 2019) ; au Pérou, sur les deux versants d'une même colline, se joutent le quartier le plus riche de Lima avec celui où l'eau potable est absente (cf. Pighi, 2015). Au milieu : un mur. Un bâtiment intimidant et froid. Indiscutable. Mur qui se souvient qu'il y a un « nous » et qui semble vouloir oublier qu'il y a aussi un « autre ». En fin de compte, si les personnes ne sont pas vues et qu'elles ne peuvent traverser, alors elles n'existent pas. Ce sont les murs d'une privatisation généralisée de l'espace public. Des murs qui montrent que l'appropriation de la rue passe déjà loin de toute dimension de construction de la citoyenneté. Au contraire, aujourd'hui l'espace public est privatisé par ceux qui en ont les moyens.

Ces *murs privés* font alors de l'espace d'échange—de (re)connaissances entre sujets—un forum fermé, sur la base

Transparented Walls and Factual Walls

There is a mutual duality corresponding to these walls. Both inhabit the social and are deeply correlated. Let us start with *transparented walls*. These are the walls that are in the world, built, tangibly. Built or constituted. *Official walls*, we could say, that have become “transparent” to the point that they have become part of the quotidian landscape of that which is normal (or, simply put, the landscape). This transparency comes from the fact that we have become accustomed to what they represent, as well as their almost unquestionable presence in certain spaces. They are the walls that divide (order, some could say) the territories of the social, while they rise above the ground.

The *transparented walls* are those that inhabit the corners of the external and closest quotidian, those that draw (and blur) out the public spaces in cities (specially in Latin America) and those that enclose (but do not bring closer) the national territories, subject to the pragmatic frontiers of their ruling States.

It is “normal” for us to see fenced, bounded borders (fences, control, barbed wire, walls in the full sense of the word, etc.) as much as it is “normal” for us to walk on the street while looking at the walls of every corner (house walls, electric fences, neighborhood gates and fences, facades, etc.). The presence of the nearest quotidian wall has transparented and with it, so has its essence. The meaning and the symbolic strength of the wall, because we have become accustomed to it being there, becomes normalized and part of the menu of social dynamics. Thus, in regards to the former (the usual walls in our cities), we should begin with observing what is happening in our continent. Latin America is characterized for being the scene of a phenomenon that usually awakens amazement. It is the curling of misery with overwhelming opulence. The face-to-face (but never “neighboring”) of very contrasting realities that our cities witness. In Brazil, next to a favela, a luxury neighborhood; in Argentina, Villa 31, as one of the oldest *villas* in the city, next to the most sought-after neighborhoods (cf. Veras Mota, 2019); in Peru, on the two slopes of the same hill, on one side is the wealthiest neighborhood of the capital, and on the other there is no drinking water (cf. Pighi, 2015). In the middle: a wall. An intimidating and cold edifice. Imputable. A wall that reminds us that there is a “we” and that seems to forget that there is also an “other”. In the end, if we cannot see them, and they cannot cross, they practically don't exist. These are the walls of a general privatization of public space. Walls that expose the appropriation of the streets that goes beyond any dimension of the construction of citizenship. On the contrary, today, who has the resources privatizes public spaces.

These *private walls*, then, convert the spaces of exchange—of (re)knowing^{vi} between subjects—in a closed jurisdiction, on the basis of a supposed search

d'une soi-disant sécurité et du fantôme constant de l'*autre* comme menace. Si à l'origine les villes étaient murées pour protéger leurs membres de l'inconnu (en insistant sur le sentiment d'*appartenance* partagé entre leurs habitants), maintenant les murs qui habillent nos villes (*murs intra-urbains*) servent à nous protéger—dit-on—précisément des autres habitants de notre même espace, de notre même partie de la ville. « L'enfer, c'est les autres », disait un personnage du théâtre sartrien. Aujourd'hui plus que jamais. L'enfer, c'est la rue et le « voisin » indésirable.

Le mur s'insère alors au cœur de nos espaces les plus proches, dans les rues où jadis se partageaient les jeux, où se configuraient les relations de quartier (et civiques) les plus élémentaires. S'instaurent aujourd'hui des murs qui se fabriquent au quotidien. Des limites de statut au niveau micro, qui montrent clairement que l'espace public n'est plus une telle chose.

Ainsi, on peut dire que ces *murs transparentés* sont en bonne partie des *murs institutionnalisés*, soit par la praxis des sujets, soit par un appareil plus formel, comme une commune, une municipalité ou un certain type d'appareil gouvernemental. Précisément cela : un dispositif dans les termes proposés par Foucault. Un *discours* qui valide la logique du pouvoir institutionnel formel (l'insécurité citoyenne, traduite en chiffres ou en statistiques,⁸ par la démographie, la répartition des espaces, le taux de migration, etc.), suivie d'une *pratique institutionnelle* qui traduit un tel discours en logique (politiques d'application d'une certaine organisation ou d'un gouvernement quelconque), pour finalement traduire en *opérations* plus « micro » sur les *subjectivités* des sujets : construire l'appartenance à l'espace clos de l'espace privatisé, au moment où se construit la subjectivité aussi exclue par le mur (étranger, différent, inconnu). Et c'est que, finalement, le mur fonctionne—comme toute limite—comme une porte va-et-vient. Le mur ne détermine pas seulement quelque chose de surélevé, mais il configure à la fois tout le spectre de la séparation : *mur-va-et-vient*.

Dès lors, les *murs transparentés* de ceux qui s'installent expressément dans le monde physique et proches des sujets sont traités. Des murs s'élèvent pour laisser quelque chose clairement indiqué sans frontières tacites, pour exprimer la division, impliquant la place de l'exclu et de celui qui exclut. C'est le mur qui borde certains quartiers, un *mur-porte* qui ferme l'entrée des rues, un *mur-clôture* d'une urbanisation qui limite la libre circulation, un mur qui ronge l'espace public comme espace libre de développement citoyen. Finalement, si le mur exprime quelque chose, c'est que nous habitons le mandat de la suspicion et de la peur. Le mur est le monument à la paranoïa de la société et l'indicateur de son débordement constant latent, le *mur-peur*. C'est le monument à la paranoïa de ceux qui peuvent se permettre le mur pour faire face non seulement à la différence qu'elle rend compte, mais aussi à la possibilité même d'exprimer cette différence.

for security and the constant ghost of *the other as a threat*. If at the beginning cities were walled to protect its citizens from the unknown (emphasizing the shared sense of belonging among its inhabitants), now the walls that dress our cities (*intra-urban walls*) are there to protect us—it is said—precisely from the other inhabitants of our same space, of our same plot of the city. “Hell is other people” said a character from the Sartrean theater. Today, more than ever, seems to be the case. Hell is the street and the undesirable is the “neighbor”.

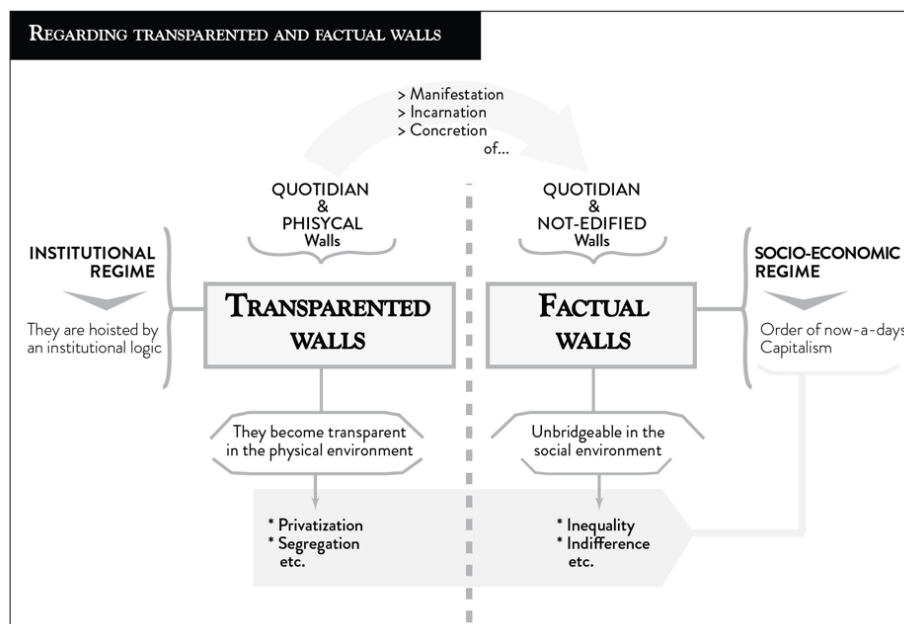
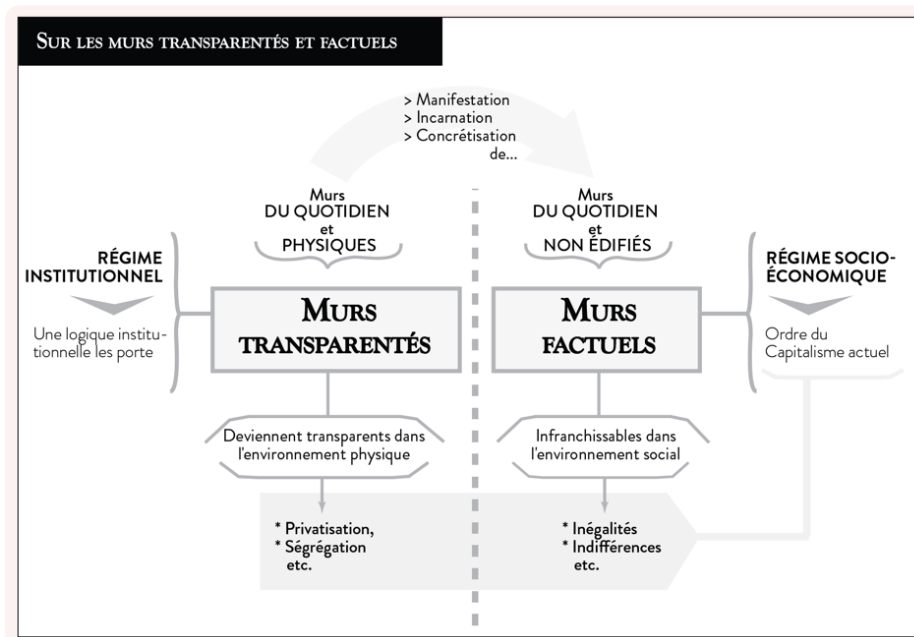
The wall inserts itself, then, in the heart of our closest spaces, in the streets where we once shared games, in which the most basic neighborhood (and citizen) relationships were configured. Today, walls are so introduced that become quotidian. Frontiers of status at the micro level, that make it clear that public ceased to be such a thing.

It can be said that these *transparented walls* are on good account *institutionalized walls*, either by the praxis of the subjects or by a more formal apparatus, as commune, a municipality or some type of government device. Precisely that: device in the terms outlined by Foucault. A discourse that validates the logics of a formal institutional power (citizen insecurity, translated into figures or statistics^{vii}, demography, distribution of spaces, migration rates, etc.), followed by an institutional practice that translates the discourse into logics (application policies determine organization or governance of some kind), to finally translate it into more “micro” operations, on the subjectivities of the subjects: build the belonging to the closed space of privatized areas, while at the same time building the subjectivity of the excluded by the wall (foreigner, different, alien). And, finally, the wall works—like any limit—like a swinging door. The wall not only determines something on the raised side, but it configures both, the entire spectrum of the divisive: wall-sway.

We are talking, then, about the *transparented walls* of those who are expressly installed in the physical world and close to the subjects. Walls that are raised to leave something clearly indicated and without tacit edging, to express their division, implying the place of the one who excludes and the excluded. It is the wall that borders certain neighborhoods, *wall-grating fence* that close the entrance to the streets, *wall-gate* of a residential area that limits free transit, walls that eat away the public space as the space for free development of citizenship. If the walls reveal something, it is that our society inhabits in the mandate of suspicion and fear. The wall is the monument to the paranoïa of society and the indicator of its latent constant overflow, *wall-fear*. It is the monument to the paranoïa of those who can afford the wall to reproach not only the difference that this marking makes, but the possibility of expressing such a difference.

Et, dans le cadre d'un ordre dans lequel ladite prudence-peur s'est installée comme d'*habitude*, ces murs sont devenus transparents car ils nous habituent à leur présence quotidienne et se sont institutionnalisés, devenant partie intégrante du *régime institutionnel*. Ce sont donc ces murs qui correspondent aussi aux frontières nationales : murs filtrants, clôtures électrifiées, clôtures frontalières ou délires de murs en béton imbattables, comme celui proposé par l'administration Trump aux États-Unis. Les *murs transparentés*, dans leur vie quotidienne, suppriment les zones d'ombre, pour rendre les divisions explicites, pour ne laisser aucune place aux doutes ou aux plaintes.

And, within the framework of an order in which this precaution/fear has been installed as the normal, these walls have become transparented because they have been institutionalized, being part of the *institutional regime*. They are, then, walls that correspond to national borders, too: walls that filter, electrified fences, frontier fences or delusions of concrete, unbeatable, such as the one proposed by the Trump administration in the United States. *Transparented walls*, in their quotidian presence, suppress the grey zones to explicitly state the divisions, so as to not leave room for doubts or claims.



Mais intéressons-nous maintenant à ses murs corrélatifs : les *murs factuels*. À la différence des murs précédents, rendus invisibles parce que toujours vus, ces derniers *murs factuels* ont une dérive inverse : ils sont perceptibles précisément parce qu'ils ne peuvent pas être vus. Ce sont des murs qui n'ont rien de nouveau dans le monde social et qui déclenchent à bon escient les innombrables tensions et débordements que suppose le *régime socio-économique* actuel. Ce sont d'autres murs avec lesquels nous vivons au quotidien et qui parfois se manifestent en murs bâtis (qui doivent devenir transparents) ou qui glissent à travers nos *murs-objets portables*.

Les *murs factuels* sont ceux qui appartiennent à l'ordre impitoyable des sociétés du capitalisme actuel, qui sert de base aux grands écarts, aux désaccords et qui construit/moule l'indifférence comme norme de subsistance. Ces murs présentent des divisions encore plus infranchissables que ces murs physiquement construits, qui peuvent traverser des territoires, des espaces, mais qui sont futiles pour rendre compte de leur division même. Nous parlons donc ici des murs de l'inégalité régnante, de la mobilité sociale infructueuse, du mur de la discrimination, du racisme, du mur du développement éternellement promis dont le dessein est de n'être précisément jamais atteint, du mur dans l'espoir d'une vie plus digne.

Les *murs transparentés* de la vie quotidienne ne sont que des étapes de manifestation de ces *murs factuels*, qui les soutiennent, qui les cimentent vraiment. Le mur que le migrant franchit n'est en réalité pas ce mur frontalier « officiel » (même—on le sait bien—la plupart du temps il ne franchit même pas celui-là). Par contre, le mur qui traverse est le *mur-bien-être*, le *mur-espoir* que suppose le départ ; le nouveau départ, la promesse de meilleures conditions de vie. Au final, le migrant part du *mur-sous-développement*, du *mur-pauvreté*, dans lequel il est enfermé, contenu et jeté à son destin de survie. Il y a un mur officieux, mais plus fort, beaucoup plus fort, à ce passage à travers le mur officiel (et maintenant presque transparent) du contrôle des frontières.

En fin de compte, la clôture de la frontière (comme le mur de quartier exclusif) se révèle être « normal » en raison de l'habitude, invisible pour la plupart. Mais le *mur factuel*, ce qui est révélé dans ce fil de fer barbelé, peut difficilement être négligé. Dans l'ordre actuel, dans le régime socio-économique qui entoure tout, ce *mur factuel* est plus lourd, plus fort et plus insurmontable que toute masse de béton, de barbelés ou de granit. Même les champs de mines, qui « protègent » les frontières comme des murs explosifs, ne sont pas aussi incendiaires que l'inégalité ou la différence à l'accès aux conditions minimales d'une vie digne ou à l'éducation nécessaire pour traverser les murs.

Contrairement aux murs du régime susmentionné, ceux-ci ne peuvent être rendus transparents. De plus, il s'agit de

But let us move on to its correlative walls: *Factual walls*. Unlike the previous walls, which have become invisible because of their everlasting presence, these last factual walls have an opposite drift: they are perceptible precisely because they are not seen. They are the walls that are not new in the social world and that on good account trigger the innumerable tensions and overflows that the current *socio-economic regime* supposes. These are other walls with which we live daily and sometimes manifest themselves in built up walls (which have to become transparented) or slide along our portable *wall-objects*.

The *factual walls* are those that belong to the merciless order of societies in the current capitalism, which serve as the basis of all overflows and dis-encounters, and that build/shape indifference as a norm for subsistence. They are the walls that present divisions more insurmountable than physically built walls, which can cross territories and spaces, but do not need them to show its divisiveness. We are talking about the walls of unconcerned unfairness, of unachieved social mobility, discrimination, racism, wall of the always-promised development that is precisely never achieved, wall against the hope for dignified life.

The *transparented walls* of quotidian life are nothing more than stages of manifestation of these *factual walls*, they sustain them, support them. The wall that the migrant crosses is not really that "official" border wall (as we know, in many occasions they don't even cross that one). On the contrary, the wall crossed is the *wall-welfare*, the *wall-hope* that the departure implies: the new beginning, the promise of better living conditions. In the end, the migrants leave from the *wall-underdeveloped*, in which they are locked, contained and casted away to their own luck at survival. There is an unofficial wall, which is harder, much harder, to cross through than the official wall of border control (now almost transparent).

In the end, the frontier wired fence (like the wall of the exclusive neighborhood) is "normal" by consequence of habit, it makes itself invisible to most. But the *factual wall*, which is revealed in that wired fence, can hardly be overlooked. In the current order, in the socio-economic regime that circumscribes everything, that *factual wall* is heavier, stronger and more impassable than any mass of concrete, barbed wire or granite. Neither the minefields that "protect" borders as *explosive walls* are as incendiary as inequality or the difference of access to the minimum conditions for a dignified life or as the access to education necessary to cross those walls.

Unlike the walls of the regime mentioned above, these cannot become transparent. These are walls that manifest themselves regardless of land or conditions. They can be installed along deserts, rivers, seas. The Sonoran desert wall or the Rio Bravo wall, the Arauca river wall, the

murs qui se manifestent quels que soient le terrain ou les conditions. Ils peuvent être installés le long des déserts, des rivières, des mers. Le mur du désert de Sonora ou le mur du Río Bravo, le mur du Río Arauca, le mur de la mer Méditerranée, réclamant leur part de vies chaque année, ne sont que des terres habillées de *murs factuels*. Si le paysage est devenu territoire symbolique, c'est parce qu'un *mur factuel* l'a traversé. Ce sont des terres qui incarnent ce régime de murs. Enfin, il s'agit des murs par lesquels la Modernité invente ses exclus (cf. Bauman 2006 et Wacquant 2007), ce sont les murs qui veulent éloigner les *fantômes* et protéger les *fantasmes* qu'une classe se construit vis-à-vis d'une autre, qui s'expriment dans ces autres *murs-statuts* transparents dans la fermeture d'une rue « exclusive ».

Les *murs factuels*, en revanche, sont ceux contre lesquels les sujets se retrouvent lorsqu'ils tentent de sortir d'une survie. L'ordre néolibéral justifie cette survie. En effet, chacun est sa propre ressource et l'État se convertit en une sorte de régent de la dynamique des sociétés transnationales. Les sujets étant jetés à leur sort au cœur de leurs villes. Ainsi, à la croisée des chemins du désert, l'espoir cherche à franchir ce *mur-égoïsme/mur-abandon* imposé par les logiques du capitalisme. De même, dans le mur de la mer Méditerranée, on se faufile à la recherche d'un meilleur moyen de continuer à survivre, pour peu qu'on l'appelle humanité.

Ce serait ainsi : le *mur factuel* est celui qui interdit de jouir des mêmes niveaux d'humanité. Les *murs factuels* (qui ne se voient pas, mais se sentent) sont précisément ceux qui opèrent à ce niveau de division. Le délire de Trump avec sa convocation au *mur-monstre* qui habitera le désert ne sera rien d'autre que la manifestation physique du *mur factuel* que Sonora habite depuis longtemps. Trop longtemps. Mongin disait bien que « le grand vide du désert est une peau bigarrée (...) le désert est un pays sans nom, une terre qui ne mène nulle part » (1991, 31-33). Ce mur délirant rendra évident et littéral ce *mur factuel* qui a traversé ce territoire pendant des décennies.

Les *murs factuels* de nos inégalités constituent ce grand *mur mondial* qui se construit brique après brique, jour après jour avec les cartes postales honteuses du garçon syrien noyé sur les rives de la Turquie (cf. Jofré 2018) ou des corps de la fille de 23 mois à côté de son père, noyés tous les deux sur les bords du Río Grande (cf. Ahmed et Semple 2019), ou les visages déconcertés des migrants vénézuéliens au nord du Pérou lorsque—intempestivement—s'est imposé le *mur-Visa* de ténor diplomatique, ou encore des visages de migrants subsahariens, qui sautent par-dessus la clôture à Gibraltar et qui crient à l'unisson « Victoire » lorsqu'ils parviennent à franchir le fil de fer barbelé (cf. Méndez Urich 2018). Du fil de fer barbelé qui, en fin de compte, est la manifestation bien moins puissante que le *mur factuel* de ce besoin qui étouffe ceux qui risquent de le franchir. Ce sont les *murs-tension*, qui lorsqu'ils deviennent réels peuvent finir par

Mediterranean Sea wall, claiming their share of lives each year. They are nothing but terrains dressed as factual walls. If the landscape became symbolic territory, it is because it was crossed by a factual wall. They are lands that embody this regime of walls. Finally, these are the walls through which Modernity invents its own outcasts (cf. Bauman 2005 and Wacquant 2011). These are the walls that want to leave out the ghosts and protect the fantasies that a social class builds regarding the other, that are revealed in those other transparented *wall-social status*, expressed in the closing of an “exclusive” neighborhood.

The *factual walls*, on the other hand, are the ones which subjects find themselves against when they try to leave the indifferent survival in which the current economic system inscribes us. The neoliberal order, for which everyone is his own resource and in which the State ends up being a sort of regent of the dynamics of transnational corporations and of the subjects thrown to their own luck in the heart of their cities, legitimizes that survival. At the crossing of the desert, hope seeks to cross that *wall-egoism/wall-abandonment* imposed by the logics of today's Capitalism. Similarly, on the Mediterranean Sea wall, one sails in search of some better way to survive, the minimum of that which is called humanity.

The *factual wall* is the one that forbids the enjoyment of the same levels of humanity. The *factual walls* (the ones we can't see but do feel) are precisely those that operate at that level of social split. Trump's delirium with his summons to the *wall-monster* that will inhabit in the desert will be nothing more than the physical manifestation of the factual wall that already inhabits in the Sonoran and the Chihuahuan desert from long ago. We could remember Mongin when says that “the great void of the desert is a motley skin (...) the desert is a country without a name, a land that leads to nowhere” (1993, 27-28). That delusional wall will make evident and literal that factual wall that underlies that territory for decades.

The *factual walls* of our inequalities constitute that great *global wall* that is bridged day by day with the shameful postcards of the Syrian boy who drowned in the coasts of Turkey (cf. Jofré 2018) or of the bodies of the 23 month old girl and her father, drowned on the banks of Río Grande (cf. Ahmed and Semple 2019), or from the shaken faces of Venezuelan migrants in the north of Peru, when—unexpectedly—they were imposed the *wall-visa* of diplomatic tenor, or, maybe the faces of sub-Saharan migrants, who jump the fence in Gibraltar and who shout in unison “Victory!” when they manage to cross the wired fence (cf. Méndez Urich 2018). Wired fence that, in the end, is the lesser powerful manifestation of the *factual wall* of the need that drowns those who risk of crossing it. These are the *wall-tensions*, which, when made real can end up

être transparents pour le quotidien mais qui, en tant que tension (en tant que *puissance*), nous crache au visage avec plus de force. Enfin, le mur édifié est le pouvoir, tandis que le mur factuel est la puissance.

Le reflet *micro* et quotidien de ce murage social, en définitive, se ressent aussi dans la dynamique de nos villes, où le mur de notre propre survie nous laisse nier la perception de la survie (et de la douleur) de l'autre. Mur, pour ne pas remarquer le déferlement incessant d'angoisse, de besoin et de prière de tous ceux qui sont démunis et précaires dans la même boue que la nôtre, mais avec beaucoup moins de chance que la nôtre. Le corrélat *des murs factuels* globaux est celui du *mur-égoïsme*, *mur-déni* que nous nous construisons—il faut de dire—pour rendre notre propre vie supportable au quotidien, que sans ces murs auto-imposés, l'angoisse serait insoutenable.

Il est ironique que l'arithmétique de cet ordre économique et idéologique se soit concrétisée précisément à cause de la chute de cette autre grande muraille, dont le démantèlement signifiait l'hégémonie incontestée du système économique actuel. Avec l'événement de la chute à Berlin de ce mur ignominieux qui a maintenu la ville divisée pendant une grande partie du 20^e siècle, la tension historico-idéologique qui avait soutenu la dialectique du 20^e siècle, selon les termes de Baudrillard, a également pris fin. Mais avec la chute du mur de Berlin, rien n'était plus éloigné d'une conclusion de l'histoire ou du projet moderne, conforme à l'optimisme naïf de certains (cf. Fukuyama et comparses qui répètent que nous nous retrouvons dans le meilleur monde vu à ce jour). On n'assiste pas non plus au projet d'une Modernité en attente de matérialisation ou de tension qui pointe vers une réalisation (dans la logique d'Habermas). Nous sommes, en revanche, après la chute du mur de Berlin, dans les méandres d'un monde où l'ordre économique néolibéral et son appareil idéologico-culturel de teneur informationnelle et technologique sont chargés d'ériger d'autres régimes de mur. Avant la chute, en 1990, de ce mur bâti, le système ne répondait pas par la dissolution générale des murs, mais par l'instauration d'une autre variété de murs, parfois plus impitoyables, qui opèrent à d'autres niveaux sur les sujets.

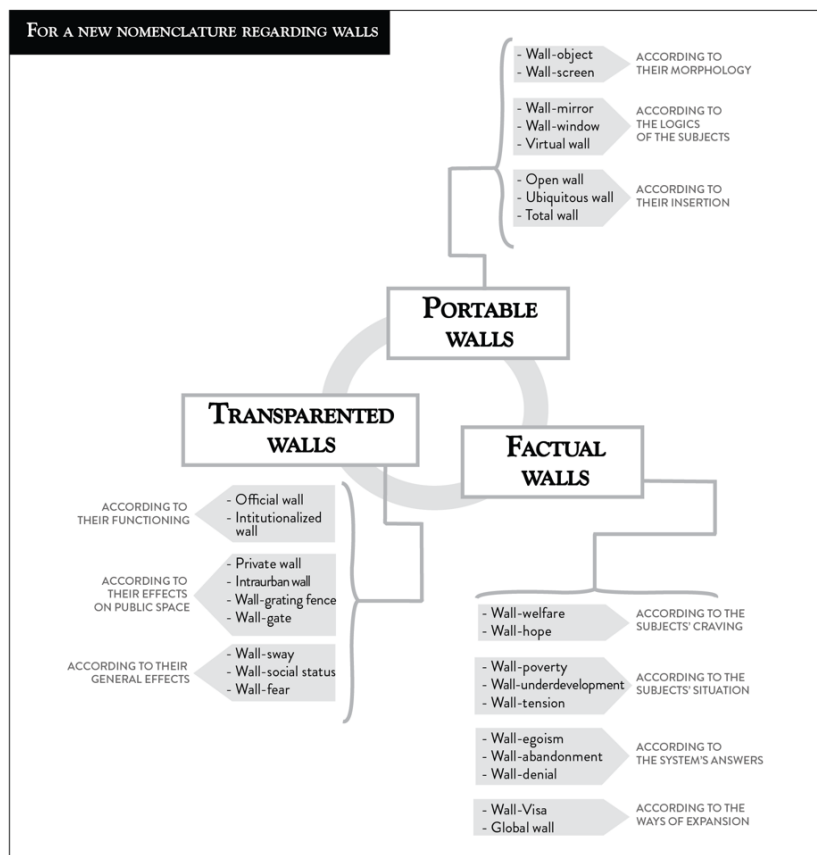
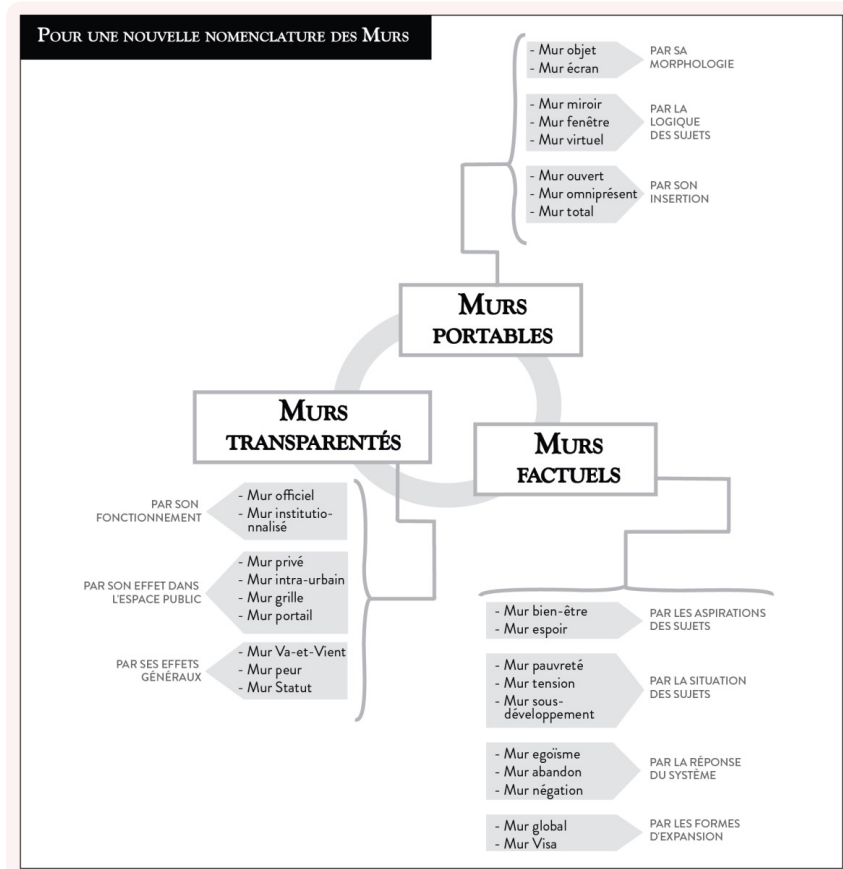
La tâche aujourd'hui, comme alors (et comme toujours), est de démanteler le mur (les murs). Démanteler non pas avec un ensemble de programmes (qui, au final, fonctionne aussi comme un mur, un « mur alternatif »), mais en recherchant les fissures dans les murs existants. La tâche est de tracer des fissures dans tous les régimes muraux, non pas en tant que « pouvoir alternatif » mais en tant que *puissance*. Creuser des murs, fissurer des murs, percer des murs. Rendre compte / annoncer les constructions des murs et les logiques de « murage ». Il y a déjà un travail incommensurable, à la lumière de ce qui se joue.

transparented to the quotidian, but which, as tensions (as potency), spit on our faces with greater force. Finally, a built wall is power, while the factual wall is potency.

The micro and quotidian reflection of this social walls, ultimately, is also felt in the dynamics of our cities, where the wall of our survival leaves us denied of the perception of survival (and pain) of the other. Wall, to not notice the endless spillage of anguish, of neediness, to not notice the plea of all who are dispossessed and precarious in the same mud as we are, but with much less luck than us. The correlative of the global *factual wall* is that of the *wall-egoism*, *wall-denial* that we build for ourselves—it is worth saying—to make our own life bearable, because without these self-imposed walls, our anguish would be unsustainable.

Ironically, it turns out that the arithmetic of this economic and ideological order has been concretized precisely because of the fall of that other great wall, whose dismantling entailed the uncontrolled hegemony of the current economic system. With the event of the fall in Berlin of that ignominious wall that kept the city divided throughout much of the twentieth century, the historical-ideological tension that had sustained the dialectic of the twentieth century, in terms of Baudrillard, was also over. But the truth is that with the fall of the Berlin wall, nothing was further than a conclusion of history or the modern project, in the same line of the naive optimism of some (Fukuyama and his progeny, who insist that we are in the best version of the world to have ever existed). Nor do we attend the project of a Modernity pending to be realized or of tension that point to a concretion (in the logic of Habermas). We are, however, after the fall of the Berlin Wall, on the rough tracks of a world where the neoliberal economic order and its ideological-cultural apparatus of informational and technological tenor were responsible for erecting other wall regimes. After the fall of that wall, back in 1990, the system did not respond with the general dissolution of walls, but with the institution of another variety of walls, sometimes more merciless, that operate at other levels on the subjects.

Today, our task, as it was then (and always is) is to dismantle the wall (the walls). Dismantle not with a devised program (which ultimately also functions as a wall, "alternative wall"), but looking for cracks in all existing walls. The task is to trace the cracks in all wall regimes, not as an "alternative power", but as *potency*. To hollow walls, to crack walls, drill walls. Denounce/ announce the building of walls and logics of "becoming-wall". In light of present events, this task is already immeasurable.



Notes

- 1 Ce texte, inédit en français, a été écrit à la fin de 2019, dans un monde pré-pandémie et a été présenté à la *2ème Rencontre Internationale d'Objets et de Murs*, qui s'est tenue à Mexico, Bogotá et Berlin le 9 novembre de cette année-là. Publié en espagnol et en anglais (traduction anglaise par Alejandro Engelhardt) en 2020 dans les livres : *Objects Before and After the Wall* (Berlin : TIER) et *Objetos antes y después del muro. Investigaciones artísticas acerca de muros contemporáneos* (Mexico DF : Festina). L'auteur est très reconnaissant envers Guy Lagarrigue et Elisa Ganivet pour la relecture de la version française du texte.
- 2 Le concept de « murs transparentés » est proposé pour respecter le sens du concept espagnol « transparentado », qui renvoie au fait qu'un objet est devenu transparent sans l'être auparavant. C'est une notion différant de la transparence comme attribut, qui n'aurait pas forcément connu de transformation. « Transparentado » serait donc une mise en transparence.
- 3 Pour une étude plus large de ce qu'implique ce régime informationnel, voir : Pacheco Benites (2018).
- 4 Cela vaut la peine de penser aux heures réelles que les sujets « investissent » à « surfer » à la dérive à travers le réseau (ou le *cloud*), sans plus de spécificité que l'exercice du flux, que celle de s'extasier devant cette capacité illimitée de communication. Cela fait partie de la possibilité de naviguer frénétiquement d'un contenu à l'autre, en glissant (littéralement) à travers les flux privilégiés par le design des interfaces.
- 5 Même les personnes partageant une table ou un lit sont dans l'enfermement de leurs propres solitudes partagées, chacune à la merci de l'enfermement de ce mur omniprésent de l'écran.
- 6 Le fait que les gens apprécient un concert en direct, à travers les enregistrements qu'ils en font en temps réel à l'aide de leurs supports, ou que les expériences quotidiennes ou de voyage soient conçues précisément pour être converties en images pensées dans la circulation exacerbée des réseaux donne compte de la même chose.
- 7 Il n'est pas possible de traduire le sens de cette expression. Dans l'original en espagnol, l'intention est de jouer avec le sens et le son des mots *cercar* (enfermer) et *acercar* (rapprocher) en utilisant la construction *cercan* (*pero no acercan*).
- 8 Le savoir statistique sera considéré par Foucault comme le « savoir de l'État » par excellence et sera central pour configurer les logiques de *gouvernementalité* qui articulent et justifient les actions de l'État sur la société (Foucault 2004, 323).

Références

- Ahmed, A. et Semple, K. 2019. La imagen de un padre y su hija ahogados al cruzar el río Bravo captura la tragedia de quienes arriesgan todo. [L'image d'un père et d'une fille noyés traversant le Rio Grande capture la tragédie de ceux qui risquent tout]. *New York Times* (26 juin). <https://www.nytimes.com/es/2019/06/26/espanol/foto-de-migrantes-ahogados.html>
- Baudrillard, J. 1990. « Videósfera y sujeto fractal » [Vidéosphère et sujet fractal]. In : Abruzzese, A. (ed.). *Videoculturas de fin de siglo* [Vidéocultures de la fin du siècle]. Madrid : Cátedra.

Notes

- i Published in French for the first time here, the text was written at the end of 2019, in a pre-pandemic world and was presented at the *2nd International Encounter of Objects and Walls*, held in Mexico City, Bogotá, and Berlin, on November 9 of that year. Published in Spanish and English (English translation by Alejandro Engelhardt) in 2020 in the books: *Objects Before and After the Wall* (Berlin: TIER) and *Objetos antes y después del muro: Investigaciones artísticas acerca de muros contemporáneos* (Mexico DF: Festina). The author is very grateful to Guy Lagarrigue and Elisa Ganivet for proofreading the French version of the text.
- ii For a deeper study on what this informational regime implies, cf. Pacheco Benites (2018).
- iii It is worth considering the amount of time that the subjects "invest" in "surfing" or drifting through the network (or the cloud), with not more aim than the exercise of flowing, than that of being ecstatic with that unlimited capacity for communication. It speaks of the same ability to frantically navigate from one content to another, sliding (literally) through the flows that privilege even the design of interfaces.
- iv Even people sharing a table or a bed, are in the confinement of their own shared solitudes, each at the mercy of the enclosure of that ubiquitous wall of the screen.
- v That people enjoy a live concert, through the recordings they make of it in real time, or that the quotidian or travel experiences are conceived precisely in order to be converted into images intended for exacerbated circulation of networks point to the same observation.
- vi TN: It is impossible to translate the sense of this expression. In the original, the intention is to play with the sense of the words *reconocer* (to recognize) and *conocer* (to know) using the construction *(re)conocer*.
- vii Statistical knowledge will be considered by Foucault as the "knowledge of the State" par excellence, and will be essential to configure the logic of government that articulates and justifies the actions of the State in society (Foucault 2006, 320).

Works Cited

- Ahmed, A. y Semple, K. 2019. "La imagen de un padre y su hija ahogados al cruzar el río Bravo captura la tragedia de quienes arriesgan todo" ["Photo of Drowned Migrants Captures Pathos of Those Who Risk It All"] *New York Times* (June 26). <https://www.nytimes.com/es/2019/06/26/espanol/foto-de-migrantes-ahogados.html>
- Baudrillard, J. 1990. "Videósfera y Sujeto Fractal" ["Video World and Fractal Subject"]. In: Abruzzese, A. (ed.). *Videoculturas de fin de siglo*. Madrid: Cátedra.
- Bauman, Z. 2005. *Vidas desperdiciadas. La modernidad y sus parias* [Wasted Lives: Modernity and Its Outcasts]. Buenos Aires: Paidós.
- Deleuze, G. 2006. "Post-scriptum sobre las sociedades de control" ["Postscript on the Societies of Control"]. En: *Conversaciones*. Valencia: Pre-Textos.
- Foucault, M. 2006. *Seguridad, territorio, población. Curso en el Collège de France (1977-1978)* [Security, Territory, Population. Lectures at the Collège de France (1977-1978)]. Buenos Aires: FCE.

- Bauman, Z. 2006. *Vies perdues. La Modernité et ses exclus*. Paris : Éditions Payot.
- Deleuze, G. 1990. « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle ». In : *Pourparlers*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- Foucault, M. 2004. *Sécurité, territoire, population. Cours au Collège de France (1977-1978)*. Paris : Gallimard.
- Geli, C. 2019. Marc Augé: « Con la tecnología llevamos ya el 'no lugar' encima, con nosotros » [Marc Augé : « Avec la technologie, nous portons déjà le 'non-lieu' au-dessus, avec nous »]. *El País* (1 février). https://elpais.com/cultura/2019/01/31/actualidad/1548961654_584973.html
- Jofré, A. 2018. La triste historia detrás del niño sirio ahogado en una playa de Turquía [La triste histoire du garçon syrien noyé sur une plage en Turquie]. *La Tercera* (23 abr). <https://www.latercera.com/mundo/noticia/la-triste-historia-detras-del-nino-sirio-ahogado-una-playa-turquia/138608/>
- Méndez Urich, L. 2018. España: un centenar de migrantes saltaron la valla fronteriza de Ceuta de manera irregular [Espagne : une centaine de migrants ont franchi la barrière frontalière de Ceuta de manière irrégulière]. *France24* (22 août). <https://www.france24.com/es/20180822-espana-inmigrantes-subsaharianos-valla-ceuta>
- Mongin, O. 1991. *La peur du vide. Essai sur les passions démocratiques*. Paris : Éditions du Seuil.
- Pacheco Benites, A. 2018. *Mutaciones de nuestro Régimen informacional [Mutations de notre régime informationnel]*. Lima : UCAL.
- Pighi, P. 2015. El polémico muro que separa a ricos y pobres en Lima [Le mur controversé qui sépare les riches et les pauvres à Lima]. *BBC* (9 mai). <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-61252830>
- Veras Mota, C. 2019. Cómo la crisis en Argentina cambió la vida en Villa 31, el barrio marginal más antiguo y emblemático de Buenos Aires. [Comment la crise en Argentine a changé la vie à Villa 31, le bidonville le plus ancien et le plus emblématique de Buenos Aires]. *BBC* (3 juillet). <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-48847992>
- Wacquant, L. 2007. *Parias urbains. Guetto, banlieues, État*. Paris : La Découverte.
- Geli, C. 2019. “Marc Augé: ‘Con la tecnología llevamos ya el “no lugar” encima, con nosotros” [“Marc Augé: ‘With technology we already have the “non-place” over us, with us”]. *El País* (February 1). https://elpais.com/cultura/2019/01/31/actualidad/1548961654_584973.html
- Jofré, A. 2018. “La triste historia detrás del niño sirio ahogado en una playa de Turquía” [“The sad story behind the drowned Syrian boy on a beach in Turkey”] *La Tercera*. (Apr. 23). <https://www.latercera.com/mundo/noticia/la-triste-historia-detras-del-nino-sirio-ahogado-una-playa-turquia/138608/>
- Méndez Urich, L. 2018. “España: un centenar de migrantes saltaron la valla fronteriza de Ceuta de manera irregular” [“Spain: a hundred migrants jumped the border fence of Ceuta irregularly”] *France24* (August 22). <https://www.france24.com/es/20180822-espana-inmigrantes-subsaharianos-valla-ceuta>
- Mongin, O. 1993. *El miedo al vacío. Ensayo sobre las pasiones democráticas [The fear of void. Essay on democratic passions]*. Buenos Aires: FCE.
- Pacheco Benites, A. 2018. *Mutaciones de nuestro Régimen informacional [Mutations of our Informational regime]*. Lima: UCAL.
- Pighi, P. 2015. El polémico muro que separa a ricos y pobres en Lima [The controversial wall that separates rich and poor in Lima]. *BBC* (May 9). <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-61252830>
- Veras Mota, C. 2019. “Cómo la crisis en Argentina cambió la vida en Villa 31, el barrio marginal más antiguo y emblemático de Buenos Aires” [“How the crisis in Argentina changed life in Villa 31, the oldest and most emblematic marginal neighborhood in Buenos Aires”] *BBC* (July 3). <https://www.bbc.com/mundo/noticias-america-latina-48847992>
- Wacquant, L. 2001. *Parias urbanos. Marginalidad en la ciudad a comienzos del milenio [Urban Outcasts: Marginality in the city in the beginning of the millennium]*. Buenos Aires: Manantial.